

«En Inde, j'étais à l'écoute de la vibration du monde»

Landscapes of Eternity, de Naïssam Jalal

Provenant du nord de l'Inde, pluricentenaire, codifiée et sacrée, la musique hindoustanie a fasciné en Occident jusqu'à inspirer les mondes pop, rock et jazz. Tributaire d'albums majeurs qu'elle égrène depuis dix ans, dont un *Souffles* épuré paru l'année dernière où elle s'entourait d'Archie Shepp, Thomas de Pourquery, Louis Sclavis et Émile Parisien, la flûtiste majuscule et tout juste quarantenaire Naïssam Jalal s'est plongée corps et âme dans cette tradition musicale viscérale. Une réinvention plus qu'une dévotion au son de la tanpura, du tabla et du sarod, comme une échappée dans une spiritualité qui dessine des paysages d'éternité.

Comment avez-vous découvert la musique hindoustanie ?

À mes 17 ans, quand j'ai découvert l'improvisation grâce à Michel Touzot, un contrebassiste qui a révélé la musique qu'il y avait en moi. Il m'avait offert un disque de Hariprasad Chaurasia, selon moi le plus grand flûtiste de tous les temps. Lors d'un concert au Caire, en Égypte, le saxophoniste norvégien Trygve Seim est venu me voir pour me demander si j'étais l'une de ses disciples – il avait reconnu Hariprasad dans mon jeu. C'est seulement plus tard que j'ai eu la chance de passer un mois chez lui, mais j'écoutais cet album en boucle depuis déjà six ans. Puis j'ai commencé à m'y intéresser plus largement, en écoutant des musiciens tels que Bismillah Khan, Salamat & Nazakat Ali Khan, tout un tas d'immenses figures.

Cet album est le fruit d'un long voyage. Quel en était l'objectif ?

Lors de ma résidence à l'abbaye de Royaumont (Val-d'Oise), on m'a annoncé juste avant le Covid que j'allais être artiste associée pendant trois ans, avec la possibilité d'engager une recherche en vue d'une création. C'était évident que ce projet serait en lien avec la musique hindoustanie. Ça faisait des années que j'aimais cette musique et je n'avais jamais eu l'occasion d'aller là-bas.

Le voyage est très présent dans votre travail...

En tant que fille d'immigrés arabes en France, et face à un racisme latent, j'avais ressenti très jeune l'urgence de voyager dans le monde arabe. Il fallait que je trouve mon chemin dans l'arabité. Et je voulais savoir qui sont ces Arabes auxquels j'étais

MUSIQUE La flûtiste **Naïssam Jalal** a entrepris un long voyage, en quête des mystères de la tradition hindoustanie. En résulte le superbe album *Landscapes of Eternity*, qu'elle présentera en concert à Paris, au New Morning, le jeudi 11 juin.

ENTRETIEN



« La musique rend grâce au divin, et c'est dans le paysage que le divin apparaît », affirme Naïssam Jalal.

assimilée. J'ai voyagé d'abord en Syrie, où j'ai étudié au Grand Institut de musique arabe de Damas. Ensuite, j'ai vécu trois ans au Caire, puis au Liban.

Était-ce la même démarche en Inde ?

Ce qui m'a menée en Inde, c'est la musique hindoustanie, alors que ce qui m'a menée à la musique arabe, ce sont les Arabes. Ce n'est ni la même démarche ni la même urgence. J'ai été très à l'écoute de la vibration du monde, surtout de la nature et des paysages. C'était contemplatif. Je pouvais passer vingt heures dans un train à regarder à travers la vitre. C'est comme ça que sont nés ces « paysages d'éternité ». Ça faisait sens, parce qu'au cœur de la musique hindoustanie, il y a le lien fondamental entre la musique, la spiritualité et la nature. La musique est dévotionnelle. Elle rend grâce au divin, et c'est dans le paysage que le divin apparaît.

Vous évoquez « un état de douleur extrême » lors de ce voyage...

Ça a été très particulier. J'ai pu supporter certaines choses précisément parce que je flottais dans un état de grande distanciation avec le monde. Les choses ne me touchaient pas. Et si elles m'avaient touchée, je n'aurais pas pu passer autant de temps en Inde. C'est un pays très dur. Il y a des choses splendides, comme le respect de la vie animale et végétale. On peut y passer une journée entière à tresser les lianes d'un banian pour qu'elles n'envahissent pas la rue, construire une maison autour de l'arbre ou faire un trou dans la toiture pour qu'il puisse continuer à vivre. Mais il y a un mépris vertigineux de la vie humaine, auquel nous ne sommes pas prêts. Je ne suis pas sûre qu'il soit juste de préférer la vie humaine aux autres formes de vie, mais je suis certaine qu'il n'est pas juste de préférer des formes de vie végétales et animales à la vie humaine. Et puis il y a le fascisme du nationalisme hindou de Modi, qui nourrit une islamophobie infecte.

« Il y a le lien fondamental entre la musique, la spiritualité et la nature. »**Quel est désormais votre rapport à cette tradition ?**

Je ne prétends pas jouer de la musique hindoustanie, même si ça fait six ans que je l'étudie. Je ne veux pas m'approprier une culture qui n'est pas la mienne. Tous les matins, je me réveillais

avec le gros bourdon de la tanpura, je chantais, je méditais dans une espèce de yoga de la voix. La puissance thérapeutique de la musique hindoustanie repose essentiellement sur la tanpura. Les gens qui viennent m'écouter en concert me disent souvent qu'ils planent. Il faut en profiter car il n'y a aucun effet secondaire !

Votre démarche fait écho à celle qu'avait entreprise la harpiste Alice Coltrane, femme du célèbre John, dans les années 1970...

Son album *Journey in Satchidananda* (1971) est un de mes disques de chevet. Ma première urgence en arrivant en Inde, c'était de trouver le swarmandal, cet instrument à cordes dont je pense qu'Alice Coltrane s'est inspirée dans son rapport à la harpe. J'en joue sur le dernier morceau de l'album, *Inner Landscape in Raag Kafi*. J'avais l'impression qu'elle était avec moi. Mais sa démarche était différente car elle s'est convertie à l'hindouisme.

Quelle a été la porte d'entrée dans les musiques improvisées ?

L'album *Olé* (1961) de John Coltrane. Il y a un cri, une spiritualité, une rage. C'est le regard d'un Afro-Américain sur un thème de flamenco, lui-même issu d'un métissage entre musiques arabe, espagnole et gitane originaire du Rajasthan. Mes oreilles ont pris une claque. Puis *A Love Supreme* (John Coltrane, 1965). Être une enfant d'immigrés en France, ce n'est certes pas être un descendant d'esclaves aux États-Unis. Mais il y a une violence commune. Je vois bien comment la musique de certains Afro-Américains résonne avec mon parcours. Je ne me sens la disciple de personne, mais il y a des gens dans lesquels je me reconnais, avec une porosité artistique à certains endroits. J'ai entendu chez lui la colère, la détresse, la gratitude et l'amour. Je n'ai rien théorisé, c'est émotionnel et corporel. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR CLÉMENT GARCIA
